

Castelnau le Lez, le mardi 30 décembre 2014.

Cher Jacques Nassif,

Merci tout d'abord de la confiance que tu nous fais, au Conseil, de la primeur de ton écrit sur la passe. Merci encorps pour cet écrit. La rigueur de ta pensée s'y écoule agréablement dans la poésie de ton style. Il faut faire passer ta *lettre à Alexandra*. Quel plaisir de ton écrit, et des joies, de la joie, qu'il fait passer, bien loin du pathos habituel, de nos jours peut-être plus que d'autres, des se-disantes Cassandre kretschmériennes de la psychanalyse. Nous pouvons certes regretter avec toi, pour la forme, son « *ton un peu trop idéalisant* ». Il y manquerait peut-être une certaine part d'ombre. L'Ombre et le Nom, dirait Michèle Montrelay... Passe et nomination. Il n'y aurait ni mot de passe, ni passe du nom ?

Christian Oddoux est parti des CCAF, dernièrement, en nous demandant de ne pas cesser d'interroger la différence entre *hiérarchie* et *gradus*. Lacan, en ses temps, avait estimé nécessaire l'enjeu (l'en je ?) de la *carotte*... Comment entendre aujourd'hui ces questions ? Comment ne pas en avoir trop peur ? Comment les faire jouer ? Pourquoi avoir supprimé dans les statuts de 1991, « *une seule catégorie de membres* », présente dans ceux de 1983 à 89, avec, pour ces derniers, le rajout de cette précision : « *praticiens de l'analyse ou non* » ? Pourquoi avoir arrêté de demander à tout nouveau membre de signer les statuts ? Et pourquoi pas ?, d'ailleurs...

J'ai apprécié ton anamnèse de notre association. Tu avais ouvert les *Assises des CCAF*, en décembre 1994, par ces mots : « *Il me paraît tout à fait normal que l'on se donne la possibilité de réfléchir sur son histoire, et je ne vois pas en quoi cela serait si risqué ! C'est le risque inverse qui m'inquiète. Quand une association ne réfléchit pas sur son histoire et en reste à un mythe des origines, à un mythe de fondation, ce n'est pas un signe de santé.* » Dans ta *lettre à Alexandra*, je me suis arrêté sur l'actualité de ton constat : « *... le tissu institutionnel dans lequel je vous proposais de vous retrouver insérée n'étant pas encore en voie de délitement, au point que j'aie l'impression qu'il pourrait presque se déchirer si on le contraignait à subir une plus forte pression* ».

Aussi ai-je envie que tu nous m'aides à réfléchir, à repenser ces questions, dont, entre autres, celle de l'anamnèse et de l'oubli... bref, que nous passions *Conseil*.

Tu précises qu'un des « *rouages de ce qu'il nous a paru devoir surajouter à l'éventuelle reprise de la passe, pour que celle-ci n'aboutisse pas à un nouvel échec* », a consisté à « *l'associer à un autre dispositif qui traiterai plus directement de la déclaration qu'on voudrait faire que l'on est devenu analyste et que l'on s'expose à mener des cures, non sans en parler dans un dispositif à créer pour cela et qui ne serait plus la passe, mais une cartellisation effective, l'autre dispositif institutionnel inventé par Lacan pour proroger une psychanalyse qui n'aurait pas à se mouler dans les modèles préexistants du discours universitaire ou des clubs d'appartenance à une caste de professionnels établis et estampillés.* »

Il aura tout de même fallu six ans, pour que *le dispositif de la pratique*, puisqu'il s'agirait de lui, pour que son idée surgisse dans l'article 12 des statuts de 1989, et même huit ans, pour qu'elle se cherche dans l'article 9 de 1991, avant de se formaliser, dix ans plus tard finalement, dans les statuts de 1993. *Grosso modo*, ce sont ces mêmes statuts de 1993, qui, depuis, nous administrent encorps. D'où :

- 1) Que s'est-il passé pour – et/ou contre – « la passe », entre 1983 et 1993 ?
- 2) Que s'est-il passé depuis ?
- 3) Quid de la passe aujourd'hui, alors que le dispositif de la pratique est si délité, que notre conseil va en proposer une mise au suspens lors de notre prochaine AG ?
- 4) Pourquoi une institution psychanalytique ? Pourquoi devenir membre d'une se-disant telle institution ? Après tout, je ne trouve rien à redire éthiquement à un collègue, qui se contente pour sa pratique de la partager de temps à autre avec quelques autres. Pourquoi devenir membre d'une association et pas celui d'une école ?

La question de la reconnaissance reste certes incontournable, même si celle ou celui qui partage sa clinique avec d'autres praticiens en rencontre déjà une, nécessaire. En quoi, pourquoi, me reste-t-elle encorps insuffisante ? Question pertinente que je me remerciais de m'être posée, quand j'ai entendu cette assertion monter de mon divan : « *Plus on souffre, plus on a envie d'être reconnu dans sa souffrance.* »

Après la mort de Lacan, et la dissolution, au milieu de tous les désaccords de ces corps-à-corps, une réponse a, cependant, partout, été unanime : « la passe ! », « aux commandes », même. Qu'est-ce qui pousse certains à décider de prendre le pouvoir et à abandonner la puissance, en passant du divan au fauteuil ? Dans quel(s) dispositif(s), dé-poser cette question, pour en a-prendre d'un discours analytique ? Imaginer un écran des plus subtils, par passages successifs d'étamine, de témoignages indirects...

Certains esprits chagrins, semble-t-il, soutiennent, quant à eux, que ceux, qui avaient été nommés à l'EFP, ont été pris d'un doute saisissant quant à leur propre nomination... d'où cette question brûlante, celle de requestionner – le correcteur orthographique me propose : *réquisitionner* –, requestionner, donc, la passe, de la purifier, et de passer ainsi du vice à la vertu. Viril et vertu ont sans doute la même étymologie... Le vil plomb ne serait plus qu'or pur, grâce à l'alchimie propre aux *Cartels*.

Bon, pour que ça s'passe, il fallait une institution, ses sempiternelles dichotomies entre instituant et institué : tuant/tué, où il ne s'agit pas de choisir son camp, camarade, mais bien de soutenir, autant que faire se peut, le dynamisme fonctionnel de leur intrication ; pulsionnelle, ajouterai-je pour l'arrimer. Pourquoi, alors, la nommer : *Cartels Constituants de l'Analyse freudienne* ?

Déjà, pourquoi dénommer – quel foutu signifiant – la psychanalyse : « analyse freudienne » ? La *déclaration* de la *proposition A* en novembre 82 : « *La reconnaissance comme freudien du retour de Lacan à Freud réclame non pas une association mais une école. De là le nom de: Nouvelle École Freudienne (N.E.F.)* », convient-elle encorps pour l'éclairer ? A-t-elle jamais convenu ?

Ensuite, quelle importance y avait-il à rendre la *psyché* caduque ? Certains prétendent que ce serait pour nous éloigner du prêtre. Pourtant, je suis pleinement d'accord avec toi quand tu préfères employer « âme », plutôt que tout autre élucubration du type psyché, appareil psychique, etc... Alors pourquoi avoir laissé tomber le miroir en pied, pour s'y re-fléchir ? Pourquoi avoir si peur du prêtre, si tel fut le cas ?

Restent les « Cartels Constituants », « *l'autre dispositif institutionnel* » ; et, *ay, there's the rub*. Ou plutôt, *there are the rubs*. Déjà, « Cartels » ne cessent de se prendre les pieds dans cet un-en-plus plus-un, tapis dans l'ombre, même et peut-être surtout si, comme aux CCAF, ce dernier, qui ne devrait jamais être premier, et qui s'en empresses d'autant plus, se dévoue dans l'assemblée générale des membres, démocratique, certes – nous y reviendrons –, de plus en plus réduite, sûrement.

Enfin, pourquoi avoir mis un s à « Constituants » ? Pourquoi avoir *passéisé* un participe présent, au présent plus-que-pertinent, pour en faire une simple épithète ? Le seul début de réponse, que j'ai cru trouver, est celui de Claude Dumézil au cours de ses *entretiens* avec André Rondepierre, dans le numéro de *Tribune* : « À ce point je soulignerai que le cartel en question ne saurait être considéré comme le cartel constituant originel : *Cartels Constituants n'a pas de singulier.* »

Par cette assertion rédhibitoire, tout questionnement sur l'origine, ou plutôt les origines, voire l'originaire, est barré aux CCAF. En écrivant le sigle acronymique des Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne, j'entends combien il fait écran, et nous empêche d'interroger les signifiants originaux. Il est important, sans doute, dans une moment « révolutionnaire », du passé, de faire table rase, pour permettre à un peu de nouveau d'apparaître ; bien vite, ça tourne en rond, et l'illusion d'un éternel présent – déjà éternel est un leurre puissant – rend impossible de le vivre, à partir d'un passé reconstruit pour imaginer un futur hypothétique. Lorsque le provisoire devient habitudes, il cesse de l'être, tout en croyant le demeurer. Il est demeuré... Pourquoi n'avons-nous pas commémoré, célébré, fêté les trente ans de l'association ?

Il m'est difficile d'imaginer les temps de la mort de Lacan, de ressentir, alors que je n'ai pu la sentir – c'est sûrement ma mal et chance –, cette atmosphère d'Exode, décrite par Alain Didier-Weill lors des *Assises des CCAF* en 1994. Une Exode singulière où personne ne pouvait prétendre entendre la voix du buisson ardent, désormais éteint, et tenter d'écrire une quelconque Thora de l'analyse freudienne. Rapports très singuliers de tous ces *héritiers sans héritage*, à l'écrit, et à la voix de leur maître. *L'écrit et la voix...*

La deuxième scission intervenue aux CCAF, celle de la *proposition A* en décembre 1982, qui donnera naissance à la fondation de l'*École lacanienne de psychanalyse*, se serait faite, entre autres incompatibilités d'humeur, sur l'impossibilité pour le cartel constituant des origines, mais non originel, d'écrire en commun un « *manifeste doctrinal* », un « *manifeste théorique fondateur* ». Rondepierre théorise alors dans les *entretiens* : « *Concrètement la visée de la cartellisation est de favoriser des productions individuelles d'où puisse résulter une politique commune de l'analyse, soit exactement le contraire de ce que produisent ces petits groupes, les indivis dont j'ai parlé : productions collectives (réduisant des enseignements de référence à des catéchismes) pour politiques individuelles, magouilles pour tout dire.* »

Est-ce aussi évident aujourd'hui ? Cela semble avoir plutôt joué le rôle d'un profond inhibiteur de toute production, individuelle ou collective, d'autant plus écrite. Le *Manifeste pour la psychanalyse*, écrit en 2010 par Sophie Auillé, Pierre Bruno, Franck Chaumon, Michel Plon & Erik Porge, et publié à *La fabrique*, me semble en être un parfait contre-exemple. Le texte « *Un art de l'impossible* » que nous avons proposé pour le colloque de *Convergencia* en juin 2013, *l'a politique du désir*, en constitue un second. Rondepierre, plus loin : « *Pas de transfert, (pas même de concept possible de transfert), sans analyse possible de ce qui s'échange (échange de lettres et de places) entre discours (ou éthiques, ou liens sociaux) constitués, c'est-à-dire écrits. Au moins dans cette acception, pas de transfert sans écriture.* »

L'EFP dissoute, j'imagine la formation de petites constituantes par cartellisation. Depuis 1991, et surtout depuis la scission de 1992, avec les statuts de 1993, les CCAF persisteraient, à leurs manières, à essayer de former de petites constituantes, dont le paradoxe serait d'être désormais administrées par une constitution... Tout cela au nom de La démocratie, comme si cette dernière était singulière.

Lors des assises des CCAF en 1994, Serge Vallon a distingué discours politique et discours analytique ; tous nos discours autour de nos propres dispositifs, de nos disfonctionnements, sont des discours politiques. Si discours analytique, il y a, il devrait discourir dans les dispositifs eux-mêmes, qu'ils furent de la passe ou de la pratique, même s'il a toujours autant de mal à en sortir encorps, et surtout écrit(s). Nos échanges en AG sont politiques, d'accord ; je persiste, le plus souvent, dans l'illusion mortifère, qu'ils se déroulent entre des personnes polies, par je ne sais quel mystérieux tour de passe-passe de l'analyse elle-même. Comme l'on dit du rugby : *un sport de voyous pratiqué par des gentlemen*. Je me dessèche, bien vite, en ce que tu as, si pertinemment, nommé une *marionnette sans marionnettiste*.

Dans les *entretiens* susdits, autant Dumézil que Rondepierre soutiennent à juste titre que l'analyse freudienne n'est pas démocratique, mais qu'après tout, que l'institution puisse l'être, pourquoi pas ? *Analyse freudienne* scissionnera avec pour monologue enfumé : « *L'institution analytique si elle existe, n'est autre que la cure elle-même.* »

Toujours, dans cet entretien, Rondepierre laisse cependant la question ouverte : « *... qu'est-ce qui prouve que la démocratie convienne mieux, même si elle procède d'une assemblée composée de non-analystes, d'analysants et d'analystes de tous "niveaux de cursus", même si l'on tente d'éviter ainsi une démocratie de maîtres antiques ? Ces questions restent posées, c'est bien pourquoi notre projet institutionnel, en tout état de cause, devait adopter un caractère expérimental et fixer sa durée maximale de fonctionnement : ce fut six ans.* »

Personnellement, l'aléatoire de l'institutionnalisation du tirage au sort, sur l'agora des Athéniens, n'est pas pour me déplaire. La peur des maîtres a eu le dernier mot. Après tout, chaque citoyen y était librement, également, bouleuté. Il fallait certes d'abord reconnaître les Anciens, les Aristocrates, les Riches, etc..., toutes catégories, qui se rejoignent le plus souvent, et qui rappellent qu'*arx* désignait le roi aux temps archaïques de l'ancienne Grèce. C'est, toujours et encorps, l'archaïque qui nous gouverne.

Nous avons nos anciens, nos aristocrates, nos riches, etc., aux *Cartels*, quelle reconnaissance leur consentons-nous ? Quels dispositifs inventons-nous pour reprendre quelques choses de ceux, qui s'arrêtent de pratiquer, de ce qui sont enfin passés et plus passant ? Et pour ceux qui ne font que passer ? Nous condescendons seulement à reconnaître nos "pauvres", mal et heureusement, à discrétion, et dans la discrétion du Conseil : nous leur accordons "remises" sur cotisation. À Athènes, outre les ostracisés, il fallait, certes, en corps, exclure les femmes, les enfants, les métèques et les esclaves... Aux *Cartels*, le tirage au sort fait dis-fonctionner seulement les dispositifs.

Pour notre politique institutionnelle, nous avons choisi la démocratie électorale, qui appelle bien vite les affinités électives, ce qui peut sembler paradoxal pour une association qui avait mis au départ de sa fondation : « *pas de cooptation* », mais qui avait cependant choisi comme titre de son premier colloque en décembre 1983 : « *Au commencement est le transfert* ». Manquent, en corps, les exposés de Claude Dumézil et d'André Rondepierre, qui venaient les conclure.

Plus paradoxal, peut-être, dès les *Assises* de novembre 1994, qui font suite, entre autres, à la scission – la sécession ? – d'*Analyse freudienne*, il est clairement établi que la démocratie dans une association est une fiction. La preuve est encore toute chaude : dans une association, lorsqu'une minorité émerge, elle fait scission, privant l'association de toute possibilité d'un débat démocratique entre une opposition et une majorité. Mes deux accueillant aux *Cartels* me les ont revendus principalement sur l'argument démocratique, celui qui coupe la tête de tout se-disant roi, ou plutôt étant dit roi. La publicité était mensongère, sauf pour le roi, ou plutôt son absence. Toujours au cours de ses *Assises*, Patrick Salvain soutient que faire fonctionner cette fiction démocratique a protégé les *Cartels*, du discours de la transcendance et de la référence au juridique. Est-ce toujours aussi juste ? Devons-nous poursuivre cette fiction ? Au moins, comment continuer à la fois à en avoir conscience et à la faire fonctionner ?

Dans les *entretiens* publiés dans *Tribune*, André Rondepierre soulignait que si l'on voulait savoir si la démocratie convenait mieux que le despotisme à une institution d'analyse freudienne, « *il fallait fixer sa durée maximale de fonctionnement : ce fut six ans.* » La dissolution, la *mise à plat*, n'a pas eu lieu en 1989. Le principal motif invoqué pour cet oubli ?, abstention ?, rejet ?, x ?, se résume à la mort de Rondepierre peu avant la date fatidique. Dans le compte-rendu des *Assises*, Philippe Garnier, sans être pour autant contredit par la suite, soutient en avoir parlé peu de temps auparavant « *aussi bien avec Rondepierre qu'avec Dumézil, dont les deux réponses ont concordé: On ne peut pas faire ça à nos analysants, ils sont trop fragiles. Textuel.* » Pas de cooptation ?

Quid de la démocratie électorale et de sa fiction aujourd'hui aux *Cartels* ? Et je ne parle pas, en corps, des effets de manches, des portées de prestance, des arguties rhétoriques, théoriques, des voix hypnotisantes, etc., qui subvertissent tout débat démocratique. Quid d'une introduction du tirage au sort dans les rouages politiques ?

Le principal avantage, à mon avis, de la démocratie électorale, ou plutôt de sa fiction, reste, cependant, de questionner le désir du candidat, toujours désir de l'autre – grand et malbarré –, qui pourrait *passer* à l'autre, aux autres.

Nous ne pouvons pas convoquer le désir sans la peur, sa plus fidèle compagne. La peur reste la limite primordiale de toute démocratie ; elle gangrène tous les discours politiques – certains peut-être plus que d'autres, et encorps ; elle ligote tout un chacun. Les témoignages indirects que j'ai pu lire sur les cheminements théoriques d'André Rondepierre sont unanimes pour évoquer la phobie. Ils envisagent même un discours phobique, qui mis en place au lieu de l'hystérie, fait tourner les quatre discours et re-vèle un discours fasciste, en place de celui du maître, et un pervers, pour l'universitaire. Quid de l'analytique ?

Où peut-on lire les écrits d'André Rondepierre ? Sur le site des CCAF, outre l'absence remarquée et remarquable de son intervention lors du premier colloque, on trouve deux écrits qui n'en sont pas : d'une part *quelques notes* pour initier un cartel en vue de ce colloque, et puis un texte, « *Concept essentiel de la règle fondamentale de l'Analyse Freudienne : l'Einfall - le "ce qui vient"* », composé de deux parties, une écrite, une retranscrite...

J'ai cherché, en outre, en vain, un quelconque *tombeau*, que quelqu'un, ou quelques autres, aurai(en)t pu lui écrire. Dans *Situation de la psychanalyse en 1956* (*Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 486), Lacan souhaite confondre son retour à Freud « *avec les soins d'une sépulture décente* » pour ce dernier. Quid de celle de Lacan lui-même ? Quid de celle de Rondepierre ?

Si l'on considère que les nouveaux sont plus proches des origines que les anciens, alors les origines ne sont pas derrière nous, mais devant. C'est la mort même, et sa sidération. Revoilà le désir. En novembre 1973, lors de son intervention dans la séance de travail « Sur la passe », à la grande-Motte, Lacan médite le fragment 64 d'Héraclite :  $\tau\alpha\ \delta\epsilon\ \pi\acute{\alpha}\nu\tau\alpha\ \omicron\iota\alpha\kappa\acute{\iota}\zeta\epsilon\iota\ \kappa\epsilon\rho\alpha\upsilon\nu\acute{\omicron}\varsigma$  (*ta de panta oiakizei keraunos*). Il trahit brillamment *Ta de panta*, par *les tous*, avec « *une idée véritablement principielle de l'hétérogénéité entre les choses.* » Dans une salle du congrès, « *...une personne a dit que la passe c'était quelque chose comme l'éclair.* » Dans son discours, il commence par trahir *keraunos*, par *tonnerre*, puis reprend *l'éclair*. Après tout, le tonnerre a précédé l'éclair... Lacan dit attendre des éclairs, produits par, dans, les passes. *Keraunos* ne se trahit en français ni par tonnerre, ni par éclair, c'est la foudre même. Il m'est arrivé de trahir le fragment 64 par : *La mort gouverne les tous*.

Où garder nos morts pour qu'ils nous re-gardent, pour qu'ils nous gardent deux fois : et de l'hubris et de l'anéantissement ? L'épigraphe, en 1901, de *Psychopathologie de la vie quotidienne*, me paraît des plus actuels : «

**Nun ist die Luft von solchem Spuk so voll,  
Dass niemand weiß, wie er ihn meiden soll.**

(Maintenant l'air est si plein de ces fantômes  
Que nul ne sait comment il doit les éviter.) »

*Faust II* (1831), akt V,  
Johann Wolfgang von Goethe.

Au plaisir de poursuivre...  
Bonne fin d'année.

Bien à toi.

Luc Diaz